secours, il prend son chapeau sans mot dire, s'élançe au dehors et arrive bientôt sur le rivage. Là, il trouve une foule inquiète et tremblante que la tempête a attiré sur les falaises. L'Empereur marche à pas précipités, les bras croisés sur la poitrine ; il ne parle à personne. Ses officiers, les chefs de corps, une partie de sa garde, sont là et l'examinent en silence : personne n'ose ni donner un ordre, ni donner l'exemple du dévouement, tant la stupeur est grande et générale.

Tout à coup les cris qu'il a crus entendre il n'y a que un moment arrivent plus distincts et plus lamentables. Plusieurs chaloupes canonnières, chargées de matelots et de soldats, viennent d'être jetées à la côte, et les malheureux qui les montaient, luttent contre les vagues, implorant des secours que personne ne se sent le courage de leur porter.

— Ce spectacle est affreux ! dit Napoléon avec désespoir, on ne peut ainsi laisser froidement périr tant de braves gens. Où sont donc les embarcations ? s'écrie-t-il ; pourquoi ne vois-je pas toutes les chaloupes en mer ? Un canot, vite un canot ! je veux aller moi-même au secours de ces malheureux !

On ne fait aucun mouvement. Une morne indécision règne partout. Napoléon s'irrite surtout contre les officiers de la marine, qui se disent à l'oreille : " La mer n'est pas tenable. . . C'est folie que de vouloir sauver des hommes pour lesquels il n'y a pas de salut à espérer. . . Nous périrons tous. . . etc." Alors Napoléon leur dit avec un accent mêlé de sanglante ironie :

— Ah ! ah ! messieurs les marins ! vous avez peur de la mer ? . . . Heureusement que je connais ici des gens qui ne s'effraient pas de si peu ! Grâce à Dieu ! j'ai là mes grenadiers d'Arcole et de Marengo !

Puis se retournant avec vivacité en faisant de la main un geste sublime :

— Commandant Gros ! s'écrie-t-il, faites avancer la première compagnie de votre bataillon ! Ceux-là, Messieurs, ne sont pas des marins, ils n'auront pas peur de la mer !

A ces mots, tout change de face, tout s'émeut, tout s'agite. On se précipite, on s'empresse de toutes parts. De nombreuses embarcations sont mises à flots comme par enchantement. Pendant ce temps, une admirable compagnie de grenadiers s'avance au pas accéléré, fière et obéissante, et semble n'attendre qu'un regard de son empereur pour s'élançe sur ces frêles embarcations. Celui-ci a deviné ce qui se passe au fond du cœur de ses soldats ;

— Suivez mon exemple, mes braves ! leur crie-t-il, et secourons les naufragés !

Un canot beaucoup plus grand que les autres, et déjà chargé de douze vigoureux rameurs, avait été amené. Napoléon s'élançe le premier ; seul, il bondit sur la planche qui sert de pont. *Vive l'Empereur !* s'écrient d'une seule voix tous les grenadiers qui le suivent sur deux rangs, l'arme au bras et dans l'ordre le plus parfait.

Ils passent sur ce pont fragile, emboitant le pas, sans s'émouvoir, sans s'inquiéter, sans même regarder l'abîme entr'ouvert sous leurs pieds. Tous étaient entrés dans l'embarcation au moment où une lame furieuse vint, en se brisant, envelopper l'Empereur, qui debout, un pied posé sur le bord du bateau, regardait fixement devant lui, en criant aux rameurs d'une voix retentissante :

— Au large !

Les rameurs se sont mis à l'œuvre et luttent avec vigueur contre les vagues ; mais le canot ne marche pas, repoussé qu'il est à chaque instant par la lame qui s'élançe contre l'embarcation.

— Nous n'avancions pas ? répète avec impatience Napoléon au pilote qui tient le gouvernail. Puis s'adressant aux rameurs : Allons donc ! n'entendez-vous pas les cris de vos frères qui agonisent là-bas ? La mer se sévolte mais on peut la vaincre.

Au même instant le canot est repoussé violemment par la vague. Il semble que ce soit une réponse de l'Océan aux paroles de l'Empereur.

— Sire, dit le pilote, la mer n'est plus tenable. Votre Majesté le voit : nos efforts ne peuvent rien contre elle. Si nous persistons à vouloir aller plus loin, je ne répons plus ni du salut de Votre Majesté ni de celui de ses soldats.

Napoléon se retourne et voit ses grenadiers impassibles, le regard sombre, et se tenant serrés les uns contre les autres comme un faisceau d'armes. Il ne répond que par un signe. Alors le pilote se penche sur le gouvernail et lui imprime un mouvement qui fait virer de bord le canot. Quelques instants après il touchait le rivage.

— Tout le monde à terre ! dit Napoléon.

Les grenadiers s'élançèrent ; l'Empereur sortit le dernier du canot, que l'eau de la mer avait rempli.

— La terre ! la terre ! répétait-il, elle ne manque jamais aux pieds des soldats ! elle ne se gonfle ni ne

s'entr'ouvre ; elle est docile, elle aura toujours pour nous un champ de bataille, et pour nous la victoire !

En disant ces mots, il s'était acheminé lentement vers sa baraque. La pluie tombait par torrents ; Napoléon était sans chapeau : une dernière vague, plus furieuse que les autres, le lui avait enlevé en passant au-dessus de sa tête, comme si l'Océan eût voulu conserver un gage de sa témérité.

On ne put sauver qu'un petit nombre de ceux qui montaient les canonnières naufragées ; et, le lendemain avant le jour, la mer avait déjà rejeté sur la plage plus de 200 cadavres. Ce fut une journée de deuil pour le camp et les habitants de Boulogne. Il n'était personne qui ne courût au rivage pour chercher avec anxiété si, parmi les corps des naufragés, il ne se trouvait pas un parent ou un ami.

* * *

Dans la journée, Napoléon vint s'asseoir sur un morceau de rocher au bord de la mer. Il regardait d'un œil morne les débris de toutes sortes que les vagues amoncelaient devant lui, lorsque tout à coup, allongeant le bras comme pour désigner quelque chose, il se retourna du côté de ses aides-de-camp, restés debout à quelques pas en arrière, et dit à l'un d'eux :

— Savary, voyez donc ce que peut être cet objet tout noir que je vois flotter sur l'eau ; serait-ce une tête d'homme ?

L'aide-de-camp s'approcha du rivage et regarda avec attention :

— Sire, dit-il un moment après, je ne puis distinguer parfaitement ; cependant cela m'a tout l'air d'être une giberne de soldat.

Impossible dit l'Empereur ; elle n'aurait pu surnager aussi longtemps, eût-elle été vide.

Au même instant une vague vint s'étaler en nappe sur le rivage ; en se retirant elle laissa sur le sable et presque aux pieds de Napoléon, l'objet informe qu'il cherchait à reconnaître ; il se leva aussitôt, et se baissa pour l'examiner de plus près :

— Ah ! ah ! dit-il avec surprise, je croyais pourtant bien ne plus le revoir ! . . .

C'était son vieux chapeau. On peut juger dans quel état Napoléon le souleva du bout des doigts, car il ressemblait à une éponge ruisselante. Après l'avoir secoué légèrement il l'emporta à sa baraque en le tenant à la main.